

présentation d'Hervé Sanson, de quelques notes et d'un résumé de Dib, ainsi que d'un extrait (le premier acte de la dernière version de 1985). Cette première partie se conclut avec une série de contributions courtes qui sont offertes au lecteur par des écrivains, des poètes, des traducteurs ou des photographes qui considèrent Mohammed Dib comme un point de référence incontournable pour leurs créations artistiques. Ce sont Angelica AMMAR, Samira NEGROUCHE, James SACRÉ, Philippe BORDAS, Jean-Pierre CHAMBON, Pierre JORIS, Satoshi UDO qui rendent hommage à l'écrivain algérien avec leurs témoignages ou leurs articles critiques.

Le deuxième volet de la revue est consacré à Jean Sénac, un écrivain algérien contemporain de Dib, assassiné en 1973. Guy DUGAS introduit la personnalité de l'auteur et le définit comme un médiateur intellectuel, un citoyen du monde qui a lutté pour l'indépendance de son pays, qui a dénoncé les guerres coloniales, le racisme et l'homophobie par ses écrits et par son action. Bien qu'il ait laissé une production comprenant à la fois du théâtre, des romans et de la critique, c'est surtout pour sa poésie qu'il est connu. Cependant, selon Dugas, Sénac n'a pas obtenu la place qu'il mériterait dans la littérature universelle. Passionné d'art, dessinateur, doté d'une curiosité intellectuelle fine, il entre en écriture après sa rencontre avec René Char. Depuis ce moment, il trouve sa voix poétique et son parcours d'écrivain s'accomplit entre la France et l'Algérie. René DE CECCATTY trace un profil biographique et intellectuel et l'associe à l'écrivain italien Pier Paolo Pasolini. Les affinités sont nombreuses: leur mort mystérieuse, leur homosexualité, leur conception du civisme et leur esprit révolutionnaire, ainsi que leur volonté d'intervenir dans la vie politique les rapprochent. Dominique COMBE reprend le profil biographique et intellectuel de Jean Sénac et s'arrête notamment sur quelques aspects particuliers: l'absence du père, le choix du français comme langue d'écriture imposée (il parle espagnol, mais pas l'arabe), son statut de «poète algérien» (p. 216). Albert BENSOUSSAN rend hommage à «une des voix les plus prodigieuses» de l'Algérie (p. 224) et surtout à sa production poétique. L'article se consacre au lien entre Sénac d'un côté, Char, Rimbaud et Verlaine de l'autre. La contribution de Pierre RIVAS porte sur la «métaphysique du sexe» (p. 225), c'est-à-dire sur la relation entre le sexe et le projet de vie de Sénac, voire les cycles de sa biographie et son œuvre. C'est notamment dans ses deux derniers recueils *Le Mythe du Sperme-Méditerranée* et *Dérision et Vertige* que le poète aborde cette thématique de façon plus explicite. Selon la critique, cette attitude n'étonne pas car la sexualité remplace la désillusion politique et devient un rempart: après une phase de révolte et de culpabilité, le poète se livre à l'abandon et à la confiance. Abdelmadjid KAOUAH revient sur le profil biographique et littéraire de Jean Sénac et sur son ambition de devenir un écrivain célèbre qui est à l'origine de son déplacement à Paris. Son aperçu met en relief l'engagement de l'auteur algérien et sa rencontre avec Jean-Pierre Bénésti. Éric SARNER rend un hommage poétique à Jean Sénac pour rappeler la nécessité de garder sa mémoire. Kai KRIENKE nous propose un panorama de la réception de l'œuvre de l'écrivain algérien aux États-Unis et il se focalise sur les traductions et sur les travaux universitaires. Le lien avec l'Amérique du Nord s'établit tout seul parce qu'on constate plusieurs convergences entre Sénac, la *Beat Generation* et la *Harlem Renaissance* au niveau de la vision politique, sociale et de l'engagement en poésie.

L'auteur algérien s'est intéressé aux poètes américains et leur a consacré plusieurs émissions sur Radio Alger. Le critique met en évidence les affinités avec Édouard Roditi et Charles Olson. La contribution suivante rassemble trois messages que Mohammed DIB, YURI et Emmanuel ROBLÉS ont écrits en 1973, quelques semaines après la mort de Sénac, pour l'inauguration d'une exposition en son honneur. Le dossier se conclut avec quelques inédits. Il s'agit de trois poèmes (*Les naufragés de la mémoire*, *En cet octobre 70*, *Sur Tizirt ou...?*) et de deux textes en prose (*Avertissement et dédicace*, pour un recueil de poèmes inédits, et *Préface à un diwan*). La dernière section de la revue propose plusieurs rubriques contenant des textes ou des articles critiques sur des sujets différents («Cahier de création», «Chroniques», «La machine à écrire», «Les quatre vents de la poésie», «Le théâtre», «Le cinéma», «La musique») et des «Notes de lectures» où nous retrouvons quelques comptes rendus à propos de Mohammed Dib et de Jean Sénac.

La revue "Europe" nous offre un volume riche en contributions diverses et hétérogènes en mesure de montrer l'originalité de deux écrivains algériens qui ne cessent de nous parler.

[EMANUELA CACCHIOLI]

L'œuvre de Boubacar Boris Diop, dossier dirigé par J. SEMUJANGA, "Études françaises" 3, LV, 2019, 198 pp.

Je ne saurais trouver une introduction plus adéquate à ce numéro (est-ce une lapalissade?) que l'explicit de la présentation de Josias SEMUJANGA, qui est aussi une efficace synthèse minimale de l'œuvre de l'auteur: «Ce numéro d'*Études françaises* constitue un apport majeur, non seulement à la connaissance de l'œuvre de Boris Diop, mais également aux nouvelles pistes de la critique: celle de la poétique de l'autotraduction et celle de l'œuvre bilingue dans les littératures francophones, en particulier de l'Afrique francophone. Boris Diop a créé une œuvre ouverte à deux langues et à un espace transculturel sous la forme médiatrice d'une *terce-culture*. Celle-ci faite de toutes les cultures et de tous les imaginaires connus de l'auteur, assure la médiation entre les cultures locales et celles du reste du monde. Elle ouvre à son tour de vastes horizons au désir de l'écrivain africain de choisir une langue parmi d'autres, à commencer par sa langue maternelle» (*Boris Diop au-delà de la vanité d'écrire*, pp. 13-26, p. 26). En grand connaisseur des littératures africaines et des problèmes posés par la «francophonie», Josias Semujanga non seulement nous introduit de façon éclairante à la lecture de ce bilan sur l'œuvre d'un important écrivain sénégalais, mais il pose aussi, en collaboration avec les autres auteurs de ce recueil, une série de questions qui continuent de solliciter le monde des littératures francophones, surtout de celles issues de la colonisation, dont la *terce-culture* de Boris Diop est un exemple frappant. Car la fracture entre les deux cultures qui cohabitent dans les pays issus de la décolonisation, dont l'une imposée avant d'être assimilée (adoptée?), n'est pas encore soudée et l'ancienne métropole est encore une présence insidieuse: «Depuis l'époque de la négritude, la question a été de savoir comment *désoccidentaliser* les lettres et les arts africains» (p. 24). Pour une mise au point de ce questionnement, Semujanga renvoie au numéro de "Francofonia" dirigé par Bernard Mouralis et Nataša Raschi, «Soixante ans après le deuxième congrès des écrivains et artistes noirs (Rome 1959): l'héritage», n. 77, printemps 2019). Le dossier

se clôt sur un inédit de Boris Diop, *La bibliothèque de mon père* (pp. 127-130), qui photographie mieux qu'un long essai critique la situation de l'Afrique «française», ou du moins du Sénégal, à l'époque de l'enfance et de l'adolescence de l'écrivain (né en 1946) et nous aide à comprendre (au sens glissant du mot) l'interminable «quête de soi» d'un écrivain et d'un pays décolonisé. Le dossier se compose de six essais, précédés de la présentation de Semujanga et suivis de l'inédit de Boris Diop, suivi à son tour d'un riche répertoire bibliographique: «Boubacar Boris Diop. Trente-cinq ans de bibliographie critique: 1985-2019» (pp. 131-152).

Le premier essai de Christian UWE, *De la question littéraire à l'œuvre: aspects métapoétiques de l'œuvre romanesque de Boubacar Boris Diop* (pp. 27-42), met en évidence – à partir de l'œuvre romanesque de Boris Diop où la dimension politique, toujours présente, cherche son langage – comment, après les indépendances, une crise littéraire s'est greffée sur la crise politique dans les sociétés africaines issues de la colonisation, une crise qui met en cause le rôle de l'écrivain: «à quelles conditions, à quel prix, et à quelle fin peut-on faire œuvre littéraire dans l'Afrique des indépendances?» (p. 27). Ce questionnement ne cesse de hanter Boris Diop, ainsi que l'indique son parcours humain et littéraire, si bien suivi dans ce dossier, où les différentes pièces de la mosaïque composent, à la fin, la figure bien définie d'un écrivain et du contexte dans lequel il évolue. L'essai qui suit, de Mbaye DIOUF, *Boubacar Boris Diop et le roman total* (pp. 43-56), va au cœur de l'œuvre romanesque de Boris Diop, qui «semble chercher un code idéal pour réinventer le sujet africain, dans tous les sens du mot» (p. 43). En s'appuyant en particulier sur *Les petits de la guenon*, écrit d'abord en wolof (*Doomi Golo*), le critique montre comment, dans sa traversée de langues et d'écritures, dans sa recherche constante d'un dialogue avec les autres écrivains africains, dans son engagement panafricain, Diop vise à réaliser un «roman total», qui pourrait devenir la voix d'un pays. Dans le troisième essai (*Monstres, princesses et justicières: du féminin pluriel chez Boubacar Boris Diop*, pp. 57-72), Christiane NDIAYE choisit de se pencher sur trois femmes, trois figures porteuses d'un triple questionnement sur le néocolonialisme, sur les mythes et leur responsabilité dans le déchaînement des guerres meurtrières qui traversent le continent, et sur la justice: «À travers la configuration particulière de ces personnages féminins littéralement excentriques se dessine en effet le drame des peuples piégés dans leurs propres récits collectifs et l'illustration de la nécessité d'une transmutation de l'imaginaire social» (p. 72), transmutation dans laquelle, selon Boris Diop, tout écrivain peut et doit jouer un rôle.

C'est à *Les petits de la guenon*, dont on a tiré deux épigraphes dans ce dossier et qui revient dans presque tous les essais, que Liana NISSIM consacre son étude (*Fables, énigmes, paraboles: les contes allégoriques des "Petits de la guenon"*, pp. 73-90), qui s'intéresse surtout aux techniques d'écriture, mais qui ne manque pas de mettre l'accent sur le rôle crucial joué par ce roman dans l'ensemble de l'œuvre: «*Les petits de la guenon* est une réécriture de *Doomi Golo*, premier roman de Boris Diop en wolof, sa langue maternelle, qui soulignait un nouveau positionnement de l'auteur au sein de la littérature africaine» (p. 73). Un «nouveau positionnement» dont l'intérêt et les résultats émergent dans le dernier essai de Cheik Muhamadou Soumone DIOP, *Boubacar Boris Diop: auteur, traducteur et éditeur en wolof* (pp. 108-125), car non seulement Boris Diop, à un moment donné, commence à écrire en wolof et à se traduire en français, en faisant du wolof la langue de

départ de son écriture, mais il traduit aussi les œuvres d'autres écrivains francophones – un exemple entre tous: *Une saison au Congo* d'Aimé Césaire – pour la collection «Cétyu», en wolof, qu'il a créée chez les éditions Zulma (France) et *Mémoire d'encrier* (Montréal), dirigés respectivement par Laure Leroy et Rodney Saint-Éloi. Diop s'efforce aussi, sans le refuser, de déconstruire le mythe de l'oralité dans la culture africaine, en remontant aux Égyptiens pour souligner que les langues africaines ont en amont une grande tradition (Volney l'avait déjà fait remarquer à la fin du XVIII^e siècle, dans son *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784 et 1785*) et ne manquent pas d'atouts pour entrer de plain-pied dans la république des lettres. «C'est un effort d'internationalisation du wolof, qui va crânement à la conquête du monde» (p. 115). Un projet d'envergure, qui implique trois continents: l'Afrique, l'Europe et l'Amérique, dans une perspective tout à fait inédite, qui vise à changer la donne dans le rapport entre l'Afrique et l'Occident.

Si pour un écrivain issu de la colonisation il est crucial de trouver non seulement son langage, mais sa langue, pour un écrivain engagé comme Boris Diop il est également important de mettre sa parole au service de son pays pour s'efforcer de comprendre et de dénoncer ce qui, n'ayant pas fonctionné dans le passage de la colonisation à l'indépendance, a dérivé dans une violence karstique, dont le génocide des tutsi (1994) représente l'un des épisodes les plus horribles, car la violence s'y est manifestée avec une cruauté indicible. C'est pourquoi ce massacre va devenir, pour tant de romanciers et d'essayistes africains, une sorte de «cas», sur lequel se pencher pour aller au cœur et aux racines d'un malheur qui semble couvrir partout et qui éclate de temps en temps. Boris Diop s'en est occupé dans des essais aussi bien que dans un roman-reportage, qui fait l'objet de l'étude de Josias SMUJANGA, «*Murambi, le livre des ossements*» ou *la question du jugement* (pp. 91-108). Le critique fait un rapide bilan de l'enquête menée par tant d'écrivains, pour y insérer l'apport de Boris Diop, qui a créé un ouvrage complexe et ambivalent, «un roman des voix discordantes», où il «cherche à comprendre l'esprit du temps de cette Afrique qui peine à retrouver son souffle, après les soubresauts de la colonisation, au point de se retourner contre elle-même par des violences scabreuses comme les massacres du Rwanda» (p. 105).

Josias Semujanga a coordonné un dossier bien pensé et bien construit, qui nous permet de suivre l'évolution de l'œuvre de Diop depuis son premier roman, *Le Temps de Tamango* (1981), qui dénonce, à partir du titre, l'empreinte, ou du moins le poids de la culture coloniale, jusqu'à *Doomi Golo* (2003) écrit en wolof, qui devient *Les petits de la guenon* dans l'auto-traduction de 2009, et qui inverse ou essaie d'inverser les rapports de force entre cultures, en déplaçant le centre de gravité de la littérature africaine. Derrière l'œuvre de Boris Diop, dont les collaborateurs au volume ne négligent pas de souligner la valeur artistique et les importantes recherches esthétiques, se dessine un monde bouleversé, qui cherche sa voie et qui, malgré tout, est peut-être en train de la trouver.

Par souci d'exhaustivité, je rappelle que, hors dossier, la section «Exercices de lecture» accueille deux autres essais: «*Bruits de langues*» et *articulations: la poésie de Bernard Noël à contre-sensure* de Lucie BOURASSA (pp. 155-172) et «*La Vie commune*» de Lydie SALVAYRE: *chronique des dominations ordinaires* (pp. 173-187) de Sylvie SERVOISE.

[CARMINELLA BIONDI]